

YOUNG, Brian, *The Making and Unmaking of a University Museum. The McCord, 1921-1996* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 2000), 224 p.

Hervé Gagnon

Volume 54, Number 3, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005432ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005432ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, H. (2001). Review of [YOUNG, Brian, *The Making and Unmaking of a University Museum. The McCord, 1921-1996* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 2000), 224 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(3), 480-483. <https://doi.org/10.7202/005432ar>

YOUNG, Brian, *The Making and Unmaking of a University Museum. The McCord, 1921-1996* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 2000), 224 p.

Depuis le début des années 1980, les musées vivent une profonde transition qui remet en question leur fonction et leur nature même. L'entrée dans l'ère des services, combinée à la crise des finances publiques, a en effet contraint les musées à devenir des industries culturelles axées sur la génération de revenus et à entrer en compétition directe avec d'autres formes de loisirs. Il ne tient donc pas du hasard que, en pleine crise d'identité, ils retiennent de plus en plus l'attention des historiens québécois. En ce sens, l'ouvrage de Brian Young arrive à point nommé pour présenter un cas particulièrement représentatif du mouvement général d'anti-intellectualisme qui frappe les institutions culturelles publiques. Dans cet

ouvrage fort bien documenté, l'auteur propose une histoire polémique de l'effondrement graduel des fonctions de conservation et de recherche au profit d'une nouvelle muséologie axée sur la consommation.

L'ouvrage retrace d'abord les origines du Musée McCord, que l'on retrouve dans les activités d'un collectionneur passionné, David Ross McCord. Fils d'une influente famille d'origine irlandaise immigrée à la fin du XVIII^e siècle, McCord fait partie de cette génération de la bourgeoisie anglophone de Montréal dont la condition sociale et économique stagne à la fin du XIX^e siècle. Avocat, il réussit moins bien que son père et se marie avec une femme de classe inférieure. Sa principale passion réside dans sa collection d'artefacts de l'histoire canadienne, qu'il assemble selon une vision impérialiste du Canada. Sans disposer des ressources financières d'autres collectionneurs de la même époque, il parvient néanmoins à accumuler une collection considérable, notamment grâce à ses relations et à la sollicitation.

L'objectif de McCord est de créer un musée de portée nationale. Comme il ne dispose pas des moyens de concrétiser lui-même son projet, il cède sa collection à l'Université McGill en 1919, après de longues négociations marquées, du côté de l'université, par une ambivalence envers la collection qui perdurera jusqu'aux années 1990. En pleine époque de professionnalisation et de spécialisation des disciplines d'enseignement, en effet, ses autorités voient assez mal ce qu'elles pourraient faire d'une collection générale constituée par un amateur qui, en plus, leur arrive sans ressources financières. Le Musée McCord ouvre néanmoins ses portes en octobre 1921 dans *Joseph House* et présente la collection dans des salles thématiques consacrées aux Premières Nations, à James Wolfe, à l'histoire de l'Université McGill, aux pionniers religieux catholiques et protestants ainsi qu'à la famille McCord, le tout dans un ton propre à l'impérialisme et au nationalisme canadien de l'époque. Une fois créée, l'institution fait cependant face à l'indifférence de l'Université et plus particulièrement à celle de ses historiens, qui n'accordent que peu d'importance à l'histoire canadienne et à une histoire autre que politique.

Avec la Dépression des années 1930, le musée voit disparaître ses appuis financiers extérieurs et McGill décide de le fermer en 1936. Pour les trois décennies qui viendront, ce seront des femmes qui s'occuperont de conserver ses collections et de développer les réseaux de donateurs. Qu'il suffise de penser à Isabel Dobell qui développe un réseau de donateurs très étendu au sein des familles de l'élite anglophone montréalaise et qui, à titre de conservatrice puis de directrice, défend si bien le musée qu'elle obtient sa réouverture en 1970.

C'est par ailleurs dans les années 1970 que commence une transition dans le financement des musées, au sein duquel le gouvernement provincial occupe une place grandissante. Au même moment, l'Université McGill est de moins en moins disposée à contribuer au financement du McCord et à y jouer un rôle. Le musée se retrouve donc plus autonome que jamais lorsqu'il entre dans les années 1980, alors même que se développe le discours d'une nouvelle muséologie axée sur la démocratisation et que s'amorce, dans le monde muséal, une transition vers la commercialisation. C'est précisément à cette époque que la fonction de conservation commence à subir des reculs marqués au Musée McCord : le conseil d'administration fait preuve d'une antipathie croissante pour le travail intellectuel ; des aliénations et des ventes d'artefacts se font sans l'assentiment du personnel de conservation ; de nouveaux services (registraire, éducation et animation, communications et expositions) apparaissent et prennent le pas sur les activités scientifiques ; et les activités sont graduellement restructurées autour de la programmation publique.

Ce mouvement s'accroît avec l'entrée en scène de la Fondation J. W. McConnell qui, en 1987, offre 20 millions de dollars pour l'agrandissement du Musée. Par la même occasion, la Fondation en devient seule responsable et s'engage à favoriser la recherche. On constate cependant que cet engagement ne survit que quelques années. Le discrédit des activités intellectuelles culmine, en 1996, dans le congédiement de l'archiviste par une nouvelle direction résolument axée sur le marketing et la commercialisation. Le mouvement de protestation qui s'ensuit tente sans succès de rétablir la situation de la recherche et des autres fonctions scientifiques au Musée.

Membre du Conseil d'administration au plus fort de la tourmente, l'auteur ne cache pas son opposition aux changements vécus par le Musée McCord. Bien que ceux qui se sentiront mis en cause le considéreront certainement comme revanchard, l'ouvrage propose néanmoins une réflexion que le milieu muséal québécois semble vouloir éviter. Il fallait peut-être un historien qui n'est pas muséologue pour dire les choses telles qu'elles sont : d'une part, une confusion s'est développée en cours de route entre démocratisation et commercialisation ; d'autre part, ce virage a été pris au détriment du contenu intellectuel et des fonctions scientifiques. S'il est une chose que l'ouvrage de Brian Young démontre clairement, c'est que la subordination de la culture aux statistiques de fréquentation et autres considérations comptables a une genèse et des conséquences. Faut-il pour autant n'en blâmer que les institutions ? Loin de là. On omet trop

souvent, par exemple, de souligner que c'est le désengagement de l'État du domaine culturel qui a contraint les musées à se commercialiser et qui a fait des muséologues des marchands du temple. Mais il s'agit là d'une autre question, plus vaste, à laquelle les professionnels des musées devront bien finir par apporter eux-mêmes une réponse, entre deux campagnes de financement...

HERVÉ GAGNON

*Département d'histoire et de sciences politiques
Université de Sherbrooke*